VOYAGE NATIONAL DE MIRABEAU CADET.

PREMIERE PARTIE.

Contenant son voyage de Paris à Perpignan par Fontainebleau, Joigny, Vermanthon, Lyon; rédigé dans la maison commune de Castelnaudary, où l'on avoit bien voulu lui donner un logement en passant à son retour (1).

J'AI promis à mes amis, en partant de Paris, le recit exact & circonstancié de mon voyage. Je ne m'attendois assurément pas qu'il me fourniroit autant d'épisodes; mais comme j'en ai tenu note, & que ma détention me laisse aujourd'hui le temps de réunir ces matériaux, je m'apperçois que si je n'ai pas précisément de quoi faire un voyage *sentimental*, j'ai du moins tout ce qu'il me faut pour donner au public un très-beau voyage *national*. C'est un genre neuf,

(1) Cet opuscule a été trouvé à l'entrée de l'assemblée nationale, & n'étoit, selon les apparences, pas destiné à l'impression; l'éditeur n'a pas cru devoir y rien changer.

Coll FRC 9063

NLW 18122

dans lequel je n'aurai pour rivaux ni les Stern, ni même les Bachaumont, les Chapelle, & les Le Franc. Il en eſt un autre où je pourrois paroître imitateur; c'eſt celui de *folles par amour*, qui ont donné tant & de ſi grandes réputations à tant de ſi petits talens littéraires, que je puis auſſi prétendre à me faire un nom dans la littérature par ce moyen, qui n'eſt pas encore uſé. C'eſt d'après ce calcul que j'avois réſolu d'intituler mon voyage : *La France folle par amour pour la nouvelle conſtitution*; & ce titre eût été d'autant plus piquant, que comme nos anciens paladins faiſoient jurer aux paſſans malencontreux que leur maîtreſſe, qui n'étoit pas connue d'eux, étoit la plus belle des femmes, nos légiſlateurs ont fait jurer à la nation que cette conſtitution, qui n'étoit encore qu'ébauchée, & qu'elle ne connoiſſoit pas, étoit la plus belle des conſtitutions. Rien aſſurément ne conſtate mieux la folie que j'aurois pu dénoncer; mais j'ai cru qu'il valoit mieux entreprendre moins, pour ne pas courir les riſques d'être au-deſſous de mon ſujet.

Je ſuis parti de Paris le 2 juin à ſept heures du matin, dans le plus mauvais cabriolet qui jamais ait cahoté un malheureux mortel.

Un de mes compagnons de voyage m'avoit fort vanté ſa commodité & ſa douceur, & je l'avois cru ſur parole. Ce cabriolet, deſtiné à un ſeul voyageur, en contenoit deux, & j'ai le malheur de remplir trop bien ma place, pour pouvoir la partager. On peut donc s'imaginer le ſupplice auquel j'étois réſervé, en me voyant déterminé à entreprendre un voyage de 222 lieues, renfermé dans le fond d'une mauvaiſe cariole, ſans pouvoir reſpirer, parce que mon compagnon d'infortune, qui ſe trouvoit placé

devant moi, interceptoit l'air. Il fallut se résigner, & ne pas perdre ma gaîté, qui seule me soutient, & me tiendra, j'espère, aussi fidele compagnie que mon honneur.

J'aurois dû, avant de parler de mon voyage, en développer les motifs; mais ce développement appartient aux événemens eux-mêmes : il suffit de dire que j'avois un passe-port en regle de l'auguste assemblée nationale, de laquelle j'ai l'honneur d'être membre; que j'étois porteur des ordres du roi pour le rétablissement de la subordination dans mon régiment, qui avoit renvoyé des officiers, dégradé & remplacé un adjudant, que mes amis avoient voulu me dissuader de mon voyage, mais que mon honneur, & l'idée de mon devoir m'avoient fait persister dans ma résolution. Il n'y auroit rien de bien gai, ni de bien intéressant à présenter au lecteur les motifs de l'espoir qui m'animoit; il est nécessaire qu'il sache seulement qu'on s'imagine difficilement avoir perdu, dans une année d'absence, la confiance d'un corps qu'on commande depuis dix ans, qu'on a mené à la guerre, à la tête duquel on a été blessé, auquel on a fait tout le bien qu'on a pu, jamais de mal, & sur lequel on avoit un crédit sans bornes : d'autres y seroient trompés. N'anticipons pas sur les faits; ma première course est sans contredit la plus fertile en ce genre, le retour en est un moment suspendu, & c'est cette suspension même qui me laisse le temps de travailler à la rédaction de la premiere partie de mon voyage, quoique j'eusse remis ce travail à mon arrivée à Paris; je désire que la seconde partie, c'est-à-dire, ce qui se passera, à dater de ce jour, soit moins fertile, en événemens, le lecteur dût-il en murmurer.

Me voilà donc encagé, & ſuivant la route de Lyon. Un de mes compagnons de voyage couroit devant la voiture ; j'étois livré à mes réflexions, & le commencement de la forêt de Fontainebleau ſeul put m'en tirer un moment. Les bois entretiennent, dit-on, la rêverie, mais ceux-là me rémémoroient des ſouvenirs puiſſans ſur mon cœur. L'une des demeures de mon roi avoit pour moi un attrait d'autant plus réel, que j'avois ouï dire que c'étoit le ſeul où on eût ménagé ſes plaiſirs. J'interrogeai le poſtillon, qui me dit qu'effectivement les habitans de Fontainebleau eux-mêmes avoient ſervi de gardes & expulſé les brigands étrangers qui étoient venus dans l'intention de dévaſter la forêt. Il m'aſſura que les bois, ni le gibier n'avoient ſouffert aucune dégradation. Je tournai les yeux vers le ciel, & je dis : Il eſt donc ailleurs que là un lieu où l'on connoît le prix des vertus ! Les larmes inonderent mon viſage, & je réſolus de m'arrêter un moment à Fontainebleau, pour me faire confirmer les intéreſſans détails que je tenois du poſtillon. Mon attente ne fut pas trompée, on me répéta les mêmes choſes, & on m'aſſura que toute la garde nationale de la ville étoit prête à répandre juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang pour garder les poſſeſſions du meilleur des rois. Je formai dès-lors des vœux pour que Fontainebleau fût la maiſon de plaiſance choiſie par Louis XVI pour ſa réſidence la plus ordinaire ; & ſi mon déſir eût eu beſoin d'un puiſſant véhicule, je l'aurois cherché dans la comparaiſon de la conduite des habitans de Verſailles avec celle des habitans de Fontainebleau.

J'avois rencontré un capitaine & un ſous-lieutenant de mon régiment : renfort de moyens & de bonne compagnie. Je me déterminai à con-

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

tinuer ma route avec eux ; elle ne m'offrit jusqu'au soir rien qui puisse trouver place ici, que l'éminence isolée de M. le cardinal de Loménie, que je rencontrai à pied à une demi-lieue de Sens. Je ne l'avois pas vu depuis le moment de sa toute-puissance, & la vîtesse de ma course ne me permit pas de calculer l'effet qu'avoit pu faire sur son maintien & sur sa physionomie la différence des circonstances, si bien prévues par lui, selon son discours lors de la prestation de son serment civique.

En arrivant à Joigny, j'entendis du canon : je demandai à mon postillon ce que c'étoit ; il me répondit que deux ou trois mille soldats nationaux campoient sous les murs de Joigny, qu'ils venoient d'Auxerre, où s'étoit fait la veille une fédération de toutes les gardes nationales du département ; que le soir devoit y avoir un très-grand souper en plein air, & un bal. Le spectacle d'une nation devenue tout d'un coup libre, guerrière, contente & heureuse de l'avenir, lors même qu'elle souffre du présent, a des charmes. Je jouis donc de chaque boîte, coup de canon, & cri de joie pendant mon souper, après lequel je fus retardé, parce qu'il n'y avoit point de chevaux à la poste ; au moment où le souper national dont nous avions la perspective, parce que la riviere étoit entre la scene & les spectateurs, étoit prêt à finir, il survint un orage affreux, qui dérangea les projets de bal : l'armée se sauva dans les maisons ; les canons firent long feu, & les postillons, qui sans doute prétextoient le défaut de chevaux, pour ne pas manquer la fête, attelerent nos voitures.

On nous dit à Auxerre que si nous fussions arrivés la veille, nous eussions été témoins du plus

brillant ſpectacle ; nous n'eûmes pas de peine à le croire : dix mille ſoldats nationaux y avoient attiré cinquante mille ſpectateurs. On voyoit encore les reſtes de cette fête militaire ; des guirlandes de fleurs fanées, des autels, des victimes, ſans s'en douter, des rubans tricolores, des voitures attelées & prêtes à partir ; des adieux touchans ; le coche d'Auxerre, ſi renommé au port Saint-Paul, levant l'ancre, pour reporter à Paris la foule de patriotes ébahis qui étoient venus honorer de leur préſence ce beau jour ; tout atteſtoit le civiſme des Bourguignons.

Nous en eûmes bientôt une preuve plus éclatante à Vermanthon. Ceux qui connoiſſent cette petite ville, ſavent qu'on y deſcend par un chemin extrêmement eſcarpé, & qu'on voit du haut de la montagne tout ce qui ſe paſſe dans la ville. Nous apperçumes de ce point une troupe nombreuſe qui ſembloit garder le pont par lequel on entre ; je ne pouvois expliquer cette diſpoſition guerriere. A notre arrivée, nous comprîmes que cette troupe étoit celle du lieu & des villages circonvoiſins, qui revenoient de la fédération, & buvoient le vin de ſéparation. Ces meſſieurs apperçurent des uniformes dans les voitures, & ſur le champ les arrêterent & vinrent offrir des biſcuits, du vin, porter la ſanté de la nation à leurs camarades (c'eſt la dénomination qu'ils voulurent bien nous donner) : quoiqu'enfoncé dans la voiture, j'aurois eu de la peine à me rendre imperceptible, & on profita d'une petite lucarne que j'avois à ma droite, pour me proſer de prendre part à la libation. Je m'y prêtai de bonne grace : *Vive la nation, vive la garde nationale de Vermanthon* ! tels furent les cris au bruit deſquels nous vidâmes nos verres. Le commandant de la troupe, qui vint pour trinquer avec moi,

me reconnut, & cria : C'eſt M. de M. . . . . Auſſitôt les échos répéterent : Vive le comte de M....! En pareil cas, on ne connoît que lui dans la famille. Je crus devoir avertir que je n'étois pas le comte, mais le vicomte, leur obſervant qu'il étoit bon de connoître les gens avec qui l'on buvoit. Quelques perſonnes dirent, c'eſt l'ariſtocrate ; cela appaiſa un peu les cris de joie. Le commandant s'approcha de moi, & me dit qu'il avoit été député extraordinaire ; qu'il ſavoit bien que nous n'étions pas de même opinion, & me préſentant un ſecond verre, il me dit : *Changez d'opinion, ſi vous m'en croyez.* Cette interpellation me mit dans le cas de prendre la parole, & je dis : *Meſſieurs, puiſque vous connoiſſez le vicomte de M. . . . . vous connoiſſez auſſi ſa ſtabilité dans ſes principes & dans ſes opinions ; la conviction ſeule qu'ils ſont mauvais peut l'en faire changer, & je doute que vous ayez la prétention de le lui prouver.* Les perſonnes les plus à portée de moi, dirent : *Il a raiſon* ; les autres le répéterent : on cria vive le vicomte de M. . . . ! Les drapeaux me ſaluerent, on fit une décharge de mouſqueterie, & on me combla, en partant, de bénédictions. De mauvais plaiſans dirent que j'avois ariſtocratiſé la ville.

Je ne m'arrêtai la nuit qu'à Arnay-le-Duc, où je ſoupai & reſtai juſqu'au jour. Je fus reveillai par le bruit de la générale. Soumis depuis vingt ans de ma vie à ce ſignal des grands événemens militaires, je crus que le feu étoit dans la ville, & je me préparois à aller offrir mes ſecours, lorſque le maître de la maiſon m'aſſura que c'étoit ſeulement pour avertir de balayer les rues, parce que ce jour étoit celui de la Fête-Dieu. Je trouvai que tout s'étoit ennobli ſous le regne de la nation ; ce que faiſoit autrefois une

sonnette fêlée & un vieillard, est aujourd'hui exécuté par un signal de guerre.

Je trouvai par-tout des préparatifs pour les processions du jour ; par-tout les postillons quittèrent leurs guêtres pour chausser les bottes fortes ; des troupes de toutes couleurs ; des soldats de tout âge, de toute taille, se préparoient à escorter la divinité, & à la remercier de ce qu'au milieu des calamités, inséparables sans doute d'une grande révolution, & si proprement appellée *les pustules de la liberté* qui accablent ce malheureux royaume, il nous envoie cette année les apparences de la plus belle récolte : c'est une compensation due à sa justice distributive ; mais si, comme beaucoup de gens le prétendent, on travaille à dénigrer son culte, il suit bien les préceptes de l'évangile qu'il nous a donné ; il rend assurément le bien pour le mal : gloire lui soit rendue !

Je m'arrêtai pour dîner à Tournus. Je me rappelai que c'étoit le lieu où, l'année précédente, on avoit exécuté sans jugement, une grande quantité d'incendiaires. Je questionai le maître de l'auberge, qui, occupé à préparer un dîner destiné à la nation Beaujoloise, rassemblée vis-à-vis de chez lui dans un des domaines nationaux, jadis couvent des Récollets, ne put me satisfaire, & me renvoya aux servantes, qui répondirent fort pertinemment à mes questions ; elles ne m'apprirent cependant que ce que je savois, excepté toutefois le nom de l'avocat de campagne qui avoit causé cette insurrection, & qui s'appelloit Badier, avocat à Biret, lequel avoit subi le sort des autres, après avoir eu préalablement le poing coupé. Je m'écriai : *Grand Dieu ! tes jugemens sont remplis d'équité.* Mais cependant si ce monsieur, au lieu d'aller lui-même conduire ces bri-

gands, s'étoit contenté de leur écrire, de les exciter, de les diriger, de les défendre en cas de malheur & de les appeller *la nation*, il vivroit & ſeroit peut-être couvert de gloire : il n'y a qu'heur & malheur dans le monde ; & me voilà apitoyé ſur le ſort de M. Badier. Une émanation de la nation, un peu ivre, détourna plus gaîment mon attention ; ils m'amenoient un frere Récollet qu'ils avoient ſoûlé à ce repas, qui étoit encore un retour de fédération. Ce bon pere me demanda la charité, que je lui fis, en lui faiſant obſerver que ce n'étoit ſûrement pas pour boire qu'il quêtoit.

Remontés en voiture, nous apperçûmes les ruines des châteaux de Malfontaine & de Senozan, & je m'écriai : Ces jardins anglois ſont encore peut-être de l'invention du propriétaire de celui de Mouceau, & je gémis & je détournai les yeux ; l'aſpect de la Saône étoit moins affligeant.

Changeant de chevaux à Mâcon, je trouvai M. de M..... capitaine des chaſſeurs au régiment d'Alſace, que je croyois bien loin, puiſqu'il étoit venu me voir plus de dix jours auparavant, me diſant qu'il partoit pour l'Italie & pour Malte. Je cauſai un moment avec lui des nouvelles de la capitale, & me remis en route pour Lyon, où j'arrivai à minuit.

Il fallut exhiber paſſe-port, ſubir examen, & attendre une heure avant d'avoir la liberté de gagner l'auberge du Palais Royal, où je me jettai ſur un lit.

Mes compagnons de voyage voulurent bien s'occuper d'aller me chercher une voiture, celle dans laquelle j'avois voyagé juſques-là ne pouvant pas faire deux poſtes de plus. Mon intention étoit de m'embarquer ſur le Rhône, pour me rendre

au Pont Saint-Esprit. On me chercha un patron ; on me trouva une énorme berline, & après avoir appris toutes les particularités du camp de fédération, qui avoit eu lieu sous les murs de Lyon, & qui duroit même encore en partie ; après avoir admiré l'ardeur imitative des Lyonnois, qui, deux jours auparavant, avoient, à l'instar des habitans de la ci-devant *bonne* ville de Paris, pendu un prétendu voleur de mouchoirs, exécution dont, par un raffinement admirable, les femmes s'étoient chargées, après, dis-je, nous être mis au fait des nouvelles du jour, nous nous embarquâmes aux avenues de Perrache, sous les auspices du patron Guillaume & de son fils, à qui nous dîmes comme César : Tu portes M..... cadet & sa fortune.

Nous voilà donc livrés aux caprices d'un autre élément ; nous avions bon vent & rameurs vigoureux, on fait beaucoup de chemin avec ces avantages ; nous ne nous arrêtâmes qu'à Condrieux, où nos patrons devoient prendre une voile & voir leur famille. En y arrivant, nous trouvâmes un grand tumulte ; des cris confus de vive les marseillois, vive Lyon, nous apprirent, à l'aide de l'explication de nos patrons, que les députés de la ville de Marseille à la fédération avoient frété un coche, & qu'ils couchoient à Condrieux. Nous étions déterminés à voyager la nuit, & par conséquent nous engageâmes nos patrons à accélérer leurs affaires, & nous dépêchâmes, pour avoir de quoi vivre, un domestique que j'avois pris à Lyon, & qui mérite un article particulier ; je ne sais pourquoi je l'avois oublié. Cette digression détruira la monotonie du voyage par eau douce, qui n'a jamais produit (le Voyage de Saint-Cloud par terre & par mer excepté) un opuscule agréable ; toujours est-il qu'à l'exemple des héros du

voyage que je viens de citer, nous ne voulûmes pas nous embarquer sans biscuis. Mais la *nation marseilloise* avoit tout accaparé ; beaucoup de gigots, de volailles garnissoient les broches des deux seules auberges destinées à alimenter les voyageurs ; mais c'étoit un ogre que cette nation marseilloise, tout étoit pour elle ; nous ne pûmes obtenir que quelques livres de pain, & nous nous en consolâmes en faisant ample provision de vins de Condrieux, Côte-rôtie, Château-grillé, &c.

Nous remîmes à la voile. Il faisoit extrêmement noir, & ne pouvant retracer aux lecteurs les objets que nous ne vîmes pas, je vais leur parler de mon valet de nouvelle acquisition ; j'avois senti à Lyon la nécessité d'en avoir un en route ; j'en demandai à l'hôte de l'auberge dans laquelle j'étois logé : il m'en présenta plusieurs. Les uns étoient d'une grande élégance, &, vu l'égalité prononcée, je ne me crus pas en état de soutenir la comparaison ; d'autres savoient tout, même raison d'exclusion. Humble au milieu de tant de gens superbes, le modeste Jacques avoit le maintien de la modestie embarrassée, le sourire de la bêtise, & le front de la bonhommie. Je l'interrogeai ; sa faconde étoit exactement à l'unisson de sa phisionomie. Je me dis sur le champ, celui-ci ne sera assurément ni espion, ni raisonneur, ni homme d'esprit ; c'est celui qu'il me faut. Je lui demandai s'il savoit courir la poste ; il me dit qu'oui. Il n'en avoit assurément pas la mine, & l'on verra qu'il n'en avoit pas plus le jeu. Interrogé où étoient ses hardes, il me montra un chausson ; rien ne ressembloit mieux à ma garde-robe, composée de six chemises & autant de cols, les mouchoirs oubliés ; Jacques fut *élu*, & les *appelés* se reti-

rerent fort étonnés, & riant de mon choix judicieux. Mes compagnons de voyage vouloient que je l'appellaſſe Jannot; mais comme j'avois plus de reſpect pour les romanciers anglais que pour le théatre des variétés, je le nommai Patridge. Il fut le nouveau compagnon de voyage que nous nous aſſociâmes; il fit ſon apprentiſſage en ramant, il fut mouillé juſqu'aux os; car la pluie nous accompagna depuis Condrieux juſqu'aux Sablons, où il plut à nos patrons d'aborder, ne pouvant plus conduire la barque à cauſe de l'obſcurité de la nuit & de la tempête: ce qui me déplaiſoit d'autant plus, que l'aſſemblée nationale m'a habitué à cheminer contre le vent.

Endormis dans notre voiture qui étoit ſpacieuſe, nous attendîmes le jour, à l'aide duquel nous mîmes à la voile. Le vent devint extrêmement violent, & nous fûmes contraints d'aborder pluſieurs fois. A la derniere, le vent étoit ſi fort, que nos patrons refuſerent abſolument de nous rembarquer juſqu'à ce qu'il fût appaiſé. Nous étions ſur une iſle; nous entrâmes dans une mauvaiſe auberge où nous commandâmes des omelettes. L'un de mes compagnons de voyage, pilote du pays où il eſt né, paſſa un bras de la rivière, alla juſqu'au château, d'où il nous amena le ci-devant ſeigneur, aujourd'hui propriétaire de cette iſle; il s'étoit fait accompagner de quelques bouteilles d'excellent vin, & il fut parfaitemeat reçu. Nous causâmes du pays, de la ville de Viviers, peu éloignée, & qu'il habite une partie de l'année, des affaires du temps (car on ne peut oublier cet article), & finalement de la tempête; elle s'appaiſoit; nous nous mîmes en devoir de repartir, & M. de L. . . T. . . , notre nouvelle

connoiſſance, s'ambarqua avec nous juſqu'au bourg Saint-Andiol, où nous avions formé le projet d'attendre notre dauphinois, qui avoit été revoir pour une demi-heure ſes penates. A peine notre barque étoit-elle à flot, que ce Monſieur, devenu notre *Cicerone*, nous montra deux belles iſles nationales. L'une appartenoit au ci-devant chapitre de Viviers, & l'autre aux ci-devant Viſitandines du bourg Saint-Andiol. Me trouvant au milieu de tant de biens nationaux, je fus tenté, en ma qualité de membre de l'aſſemblée, de lui repréſenter, par une adreſſe, qu'ayant beaucoup de conformité dans la ſtructure avec le défunt Sancho-Pança, j'avois le droit, ainſi que lui, de prétendre au gouvernement d'une iſle, & de lui demander le don de l'une de celles qui étoient à ſa diſpoſition & à ma commodité. Tout en bâtiſſant mes châteaux en Eſpagne, ce qui vaut infiniment mieux que de les bâtir en France, car on ne les y brûle pas, nous arrivâmes au bourg Saint-Andiol. Un ami en fait connoître d'autres. On nous propoſa de deſcendre & d'aller promener dans un jardin qu'un vieux militaire, chevalier de St.-Louis, s'eſt plu à enjoliver; il a fait les campagne de l'Inde ſous M. de Suffren, & à repréſenté ſes combats ſur tous les points de vue de ſes allées. Il ſe plaint des miniſtres comme preſque tous les vieux militaires; dans vingt ans ce ſera la nation qu'on calomniera. Ainſi va le monde.

La nuit arrivoit, mon patron prétendoit ne pouvoir paſſer de nuit le Caribde & Sylla du Rhône, le Pont Saint-Eſprit. Je me rembarquai, remerciant les Andiolois de leurs honnêtetés, remarquant avec plaiſir que douze pieces de canon priſes par eux ſur l'amiral de Co-

ligny, après la bataille de Montcontour, étoient devenues des pieces nationales, & n'en avoient que plus d'éclat. Et j'encourageai mon patron, qui me répétoit, en bégayant, parce qu'il étoit ivre, que c'étoit un paſſage dangereux que celui du S. Eſprit.

Nous partîmes avec les vœux de nos nouvelles connoiſſances, & en une heure nous paſsâmes le détroit de l'arche Saint-Nicolas, ainſi s'appelle celle que nos patrons adopterent. Mon camarade de voyage, que j'avois inutilement attendu au bourg, vint me joindre. Je m'étois couché pour quelques heures en l'attendant, & je m'étois encore trouvé nez à nez avec la nation marſeilloiſe, les boîtes, les cris de joie, & les gens ivres.

Je partis à la pointe du jour, & ne m'arrêtai qu'à Montpellier, où je voulois manger un morceau: aucune auberge ne voulut nous recevoir; la nation languedocienne venoit de mettre à la raiſon le village de Gignac, où il y avoit eu bataille; elle étoit répandue dans les cabarets, où elle oublioit les fatigues de la campagne: il y avoit d'ailleurs une grande & belle proceſſion, &, brochant ſur le tout, l'aſſemblée de département, qui avoit retenu tout ce qui étoit mangeable dans la ville de Montpellier. La maîtreſſe de poſte, l'une des femmes les plus honnêtes que j'aie rencontrées, nous donna ce qu'elle avoit pour ſon ſouper, car nous mourions de faim. J'envoyai avertir deux officiers de mon regiment, que je ſavois à Montpellier. Je les engageai à me ſuivre, &, ſemblables aux diſciples obéiſſans, ils prirent leur ſac & ſe mirent en route.

Je pourſuivis la mienne juſqu'à Narbonne, où je dînai. Un perruquier auquel, ſelon ma cou-

tume, je demandai les nouvelles de la ville, me raconta la merveilleuſe réception qui avoit été faite par l'aſſemblée nationale au major de la garde nationale de Narbonne. Les Languedociens, comme les Gaſcons, ſont amis de l'hyperbole : tout ce qu'il me dit, comparé avec ce que j'avois vu, car j'étois à Paris & à l'aſſemblée le jour de cette réception, ne laiſſa pas de me donner une très-haute idée de la véracité des nouvelliſtes de Narbonne. Je partis à midi pour Perpignan, ou j'arrivai à ſix heures. Je débarquai à l'hôtel des ambaſſadeurs, entouré de ſoldats qui crioient : *vive notre pere* ! ce qui ſembloit me préſager une heureuſe réuſſite ; mais j'aurois dû me ſouvenir que l'intrigue & la haine me ſuivoient & galopoient après moi.

Rien de moins plaiſant que tout ce qui s'eſt paſſé pendant mon ſéjour à Perpignan. Je renverrai aux détails que j'en ai rendus publics : le genre de ce voyage ne peut comporter une épiſode auſſi ſérieuſe. Il ſuffit de dire que j'éprouvai la vérité ſi éloquemment préſentée en ces termes, dans l'aſſemblée nationale par un de nos meilleurs orateurs : *il n'y a qu'un pas du capitole à la roche-tarpéienne.* J'ai été viſité, fêté, complimenté, exalté, ſérénadé pendant deux jours, menacé, inſulté pendant trois autres, & pourſuivi enſuite, lorſque je ne fuyois pas, avec un acharnement dont il eſt difficile de citer un autre exemple. Il ſuffit d'établir ici, pour lier les faits, qu'après avoir épuiſé tous les moyens que les circonſtances & mon imagination purent m'offrir pour rétablir l'ordre, réduit à l'impoſſibilité démontrée de faire le bien, voyant les ordres du roi méconnus, & après avoir prouvé de mon mieux qui je mépriſois les rebelles & ne redoutois pas les aſſaſſins, je partis le dimanche matin à ſix heures, dans le

même équipage & avec le même cortége qui m'avoit accompagné.

J'emportois les cravates des drapeaux de mon regiment ; j'allois les déposer aux pieds du roi ; j'étois heureux, je ne croyois compromettre que moi, & cette considération m'a toujours paru bien peu importante lorsque mon devoir a parlé. Je ne m'attendois assurément pas que ces cravates enlevées fourniroient matiere à un poëme épique, moins intéressant sans doute que celui de la boucle enlevée, célébre par l'illustre Pope, mais auquel le sujet qui se trouve lié à des circonstances majeures, peut prêter encore un grand intérêt.

Il s'en fallut peu que je ne fusse arrêté à deux lieues de Perpignan, dans le village de Rivezalt ; l'avant-train de ma voiture se détacha, mais le dommage fut aisément réparé, & je continuai ma route, convaincu qu'un malheur auquel on échappe est un préfage du bonheur pour l'avenir. J'ignorois que l'orage se formoit derriere moi ; mes compagnons de voyage n'avoient point connoissance de mon prétendu larcin, & je ne leur en fis part qu'à quelque distance du point de départ. Ils prévirent ce qui est arrivé, & nous en faisions à chaque instant des plaisanteries ; chaque homme à cheval étoit une avant-garde de cavalerie, chaque position un peu militaire devenoit un moyen de résistance dont nous combinions les ressources. Je rencontrai un jeune officier qui alloit rejoindre ; je lui fis rebrousser chemin, & nous regardâmes sa compagnie comme un nouveau renfort. J'en rencontrai successivement trois ou quatre ; mais je les laissai aller, ne voulant pas voyager en grande troupe.

Nous eûmes presque toute la journée de la pluie, & lorsque nous arrivâmes à Carcassonne,

il

Il s'éleva un orage très-violent. Nouveau Moïse, j'espérois que les torrens s'ouvriroient devant moi, & offriroient, en se refermant, un obstacle insurmontable aux Egyptiens qui entreprendroient de me poursuivre. Nous arrivâmes à une heure & demie après minuit à Castelnaudary, où l'un de nos couriers nous avoit fait préparer à souper à l'hôtel Notre-Dame. Après souper, nous demandâmes nos chevaux pour quatre heures, & nous nous jetâmes tout habillés sur des lits. Vers trois heures & demie, un de mes compagnons de voyage me réveille en sursaut, & me dit que la maison est investie, que la milice nationale prend les armes, & que la municipalité arrive chez moi. Pensant encore aux plaisanteries de la veille, je le prends par le bras & lui dis : *J'ai envie de vous répondre ce que Bayard, en pareil cas, répondit à Nemours; si vous m'eussiez trouvé foible, c'étoit fait de vous : n'éprouvez jamais l'ame d'un homme d'honneur.* Il m'assura que ce n'étoit point une plaisanterie, & effectivement je vis ma porte assiégée de gens armés & ma chambre remplie d'écharpes municipales. Je présentai mon passe-port de l'assemblée, & une lettre de la municipalité de Perpignan; on me répondit que tout cela étoit antérieur à ce qu'on demandoit de moi, & l'on me remit en même-temps une lettre de M. le marquis d'Aguilar, maire de Perpignan, & une réquisition de la municipalité de Perpignan, relative aux cravates. Il seroit trop long de raconter tout ce qui se passa depuis cet instant jusqu'à une heure après-midi, heure à laquelle on me conduisit à la maison commune. Il suffit de représenter le tableau d'un peuple excité par quelques honnêtes émissaires de mon régiment, & qui veut me fusiller, qui crie sous

mes fenêtres ; une municipalité qui voudroit se débarrasser de moi & me faire partir ; une légion qui ne le veut pas, & qui oppose la force à l'autorité ; un greffier qui écrit sous ma dictée un procès-verbal ; quelques individus de mon régiment rebelle, qui n'osent me regarder en face, parce que le crime ne peut supporter le regard de l'innocence & de la fermeté ; des compagnons de voyage à qui je rappelle le mot du comte de Soissons au sire de Joinville, à la journée de la Massoure en Egypte, sous S. Louis : *Ceci est chaud, sénéchal, mais par la chevredieu, nous deviserons encore, vous & moi, en chambre devant les dames, de cette journée ;* une indécision dans toutes les têtes qui ordonnoient, une grande insubordination dans les bras qui étoient chargés d'exécuter ; un soi-disant député, soi-disant négociant, soi-disant patriote de Perpignan, échauffant les esprits, annonçant un massacre occasionné par moi, dans les mêmes termes dont les pamphlets de la capitale ont été les échos. Il suffit de dire que lorsqu'il fut décidé que je demeurerois à Castelnaudary jusqu'à ce qu'on eût reçu une réponse de l'assemblée nationale, on me dit qu'il falloit me rendre à la maison commune. Je faisois quelques objections, lorsque plusieurs voix s'écrièrent : *la légion le veut*, c'est-à-dire, la force armée. Je me résignai, on attela des chevaux à ma voiture, je traversai presque toute la ville accompagné de M. le maire & d'un légionnaire agréable au peuple, & choisi par la municipalité. Une foule immense bordoit la haie dans les rues, & j'étois escorté de la légion, dont un détachement se préparoit à reporter en triomphe à Perpignan les cravates remises par moi à la premiere requisition de M. le Maire. C'étoit assurément un su-

perbe projet, un peu dispendieux, mais extrêmement noble. Le courier qu'on eût chargé de cette dépêche, & qui étoit à cheval, eût rencontré dans sa route des ennemis de la constitution, qui, convaincus que les lambeaux des cravates du régiment de Touraine étoient les moyens les plus sûrs d'opérer une contre-révolution, l'auroient dévalisé.

Mais revenons à la marche triomphante de la municipalité de Castelnaudary, traînant captif l'un des douze cens rois de la France; jamais les honneurs du triomphe, chez les Romains, n'eurent le même éclat. J'ose espérer que les fastes de la capitale du Lauragais feront mention de cette grande journée qui fera oublier celle du premier juillet 1637, jour où le duc de Montmorency fut conduit prisonnier dans cette même ville, & ce sera une nouvelle conséquence du principe inconteſtable, *depuis ſix mois* professé par nos *jeunes* législateurs, *que les bonnes actions valent mieux que les belles*; car ceci prouvera qu'il est infiniment plus louable d'emprisonner un royaliste désarmé, que de combattre, vaincre & punir un rebelle armé.

Me voici rendu à la maison commune. Une salle spacieuse, destinée aux assemblées de la municipalité, me fut donnée pour logement; on établit deux sentinelles à ma porte, qui resta ouverte; un des officiers municipaux m'invita à me mettre à la fenêtre, & à admirer la vue, qui effectivement est une des plus belles du royaume; il me désigna le lieu où fut pris le duc de Montmorency. Je le suppliai de ne pas troubler la jouissance qu'il venoit de me procurer. Il parut étonné, & je m'expliquai ainsi: *Quoi, monsieur, vous me rappelez une époque à laquelle un duc d'Orléans combattoit contre son roi; un*

Montmorency ſuivoit ſes enſeignes rebelles : le prince lâche abandonna ſes amis. Ces événemens n'arrivent heureuſement qu'une fois tous les deux ſiecles ; mais il eſt douloureux de ſe les rappeler dans cette circonſtance. L'officier municipal m'abandonna à mes réflexions. Un moment après, on vint me dire que quatre cens ſoldats de mon régiment étoient en marche pour venir me chercher. Ce bruit, qui avoit déjà couru au moment de mon arreſtation, prit une grande conſiſtance, & la municipalité m'en parut effrayée, malgré l'aſſurance que lui donnoient les légionnaires de me défendre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang, & celle que je m'empreſſai de leur donner que je ne laiſſerois pas égorger des citoyens pour ma défenſe.

Les Municipaux dépêcherent des couriers à Carcaſſonne, à Narbonne & à Perpignan, pour inviter les municipalités de ces villes à arrêter la marche de ce détachement ſi redouté.

Il ſeroit extrêmement long & monotone de retracer ici les anxiétés dans leſquelles fut toute la ville, juſqu'au moment du retour des couriers, qui aſſurerent qu'on s'oppoſeroit à la marche de cette ſoldateſque effrénée : quant à moi, j'attendois patiemment qu'on eût établi dans mon nouveau logement un lit qui me devenoit néceſſaire ; car j'étois extraordinairement fatigué. On doit ſe rappeler que, depuis pluſieurs jours, mon ſommeil avoit été ſouvent interrompu ; mais on venoit de décider que la chambre où j'étois ne pouvoit me convenir pour la nuit ; les fenêtres de la ſalle inférieure étoient grillées, & il fut réſolu que mon lit y ſeroit établi. J'offris à la municipalité ma parole de ne tenter aucun moyen d'évaſion ; mais elle ne put ou ne voulut pas ſe payer de cette monnoie, qui venoit d'être dé

clarée nulle au ſein de l'aſſemblée nationale, ſur la motion de M. Roéderer mon collegue, & qu'elle a cru pouvoir remplacer par des aſſignats forcés; ce qui n'eſt pas ſi noble ſans doute, mais bien plus sûr, & plus à la portée de tout le monde.

Je fus donc transféré dans la ſalle-baſſe, recevant des excuſes de la municipalité, qui m'aſſuroit qu'elle n'étoit pas la maîtreſſe; ce que je ſavois déjà, & des officiers légionnaires, qui étoient dans le même cas. Je m'étois occupé d'écrire à l'aſſemblée nationale & à ma ſœur: on fit partir un courier pour porter mes dépêches & celles de la municipalité, & je crus qu'il étoit temps de prendre quelque repos. J'eſpérois que, graces aux barreaux des fenêtres & aux ſoixante hommes qui gardoient les avenues, on voudroit bien me permettre de prendre quelque repos; mais je comptois ſans mes hôtes: ma garde venoit de changer; une compagnie preſque entiérement compoſée de payſans avoit remplacé celle à qui ma garde avoit d'abord été confiée. Ces gens, étonnés de ſe trouver militaires, & gardiens d'un colonel ariſtocrate, bardé de trois croix, voulant juſtifier leur vocation pour le nouvel état que la liberté leur a fait embraſſer, exigerent d'abord qu'on laiſsât la porte de mon appattement ouverte, & que les ſentinelles fuſſent doublées. Chaque heure on les relevoit, & les caporaux de nouvelle fabrique avoient ſoin, à chaque mutation, de remplir toutes les conditions, qui, aux dépens de mon ſommeil, devoient me prouver qu'ils étoient exacts. Je m'accommodai, vaille que vaille, d'un aſſez mauvais grabat, du voiſinage de mes gardiens, de leurs évolutions militaires, & de leur inſpection continuelle. Je ſuis perſuadé qu'ils ont

été un peu plus surpris de la tranquillité de mon sommeil, & que s'ils ont jugé à propos de compter les palpitations de mon cœur, ils ne les ont pas trouvées plus fréquentes que de coutume. Je fus réveillé par les allans & les venans, municipaux, subordonnés, & gens ayant à faire à eux, qui faisoient leurs affaires comme de coutume dans la salle où j'étois. Je m'habillai; j'étois pour tout le monde un objet de curiosité, & mon lever fut véritablement celui d'un roi. Je demandai si on pouvoit me procurer des livres; on me donna plume, encre, papier. Ecrire à mes amis, au risque de pouvoir leur faire parvenir mes lettres; regarder le portrait de mon fils, demander par écrit de ses nouvelles à sa mere, faire honnêteté à ceux qui m'interrogeoient, lire le moniteur & quelques journaux bien démagogues, les seuls qui parviennent avec facilité dans les provinces, pour la plus grande instruction du peuple, furent, pendant cette journée, mes seules occupations. Je reçus la visite de quelques personnes toujours escortées de deux officiers municipaux; je caressai quelques enfans que la curiosité avoit amenés à ma porte; je leur donnai des bonbons, & il m'en vint bientôt une grande quantité. J'ai toujours aimé les enfans, & l'idée de mon fils, dont ces bambins me rappeloient le souvenir, me rendoit encore plus affectionné pour eux.

Un proverbe italien dit, qu'en caressant l'enfant, respectant le vieillard, ayant de bonnes paroles à la bouche, & le bonnet à la main, on fait ce qu'on veut dans une maison. Cela peut s'étendre à une ville, à une nation, & cette maniere d'être me coûte d'autant moins, qu'elle est dans mes principes & dans mes habitudes.

Je commençai donc à capter la bienveillance de mes gardiens eux-mêmes. Ceux qui succédèrent aux payſans étoient des meſſieurs ; la municipalité d'ailleurs venoit d'être raſſurée par les lettres qu'elle avoit reçues de celles de Narbonne & de Carcaſſonne, qui promettoient d'arrêter au paſſage les détachemens annoncés pour venir me réclamer : cela tranquilliſa un peu les eſprits. La ſeconde nuit fut plus calme que la premiere : on étoit un peu plus attentif à ne pas troubler mon ſommeil, & j'eus lieu d'être convaincu que j'avois un peu gagné ſur l'eſprit de mes geoliers. Le lendemain matin, grande rumeur ; j'apprends que deux bas-officiers de mon régiment ſont venus en poſte demander que je leur fuſſe livré ; qu'il vient d'y avoir un grand conſeil de MM. les municipaux ; & qu'après bien des débats, ſe croyant plus forts, au moyen de l'aſſiſtance promiſe par les autres municipalités, ils ont non-ſeulement refuſé ce qu'on leur demandoit, mais ont déclaré que j'étois ſous leur ſauve-garde, & qu'ils me défendroient. Les bas-officiers repartirent ; & dans cette même journée, les gardes nationales de Revel, Soreſe & Limoux, vinrent offrir leurs ſecours à celle de Caſtelnaudary. J'eus le plaiſir, ce même jour, d'embraſſer trois officiers de mon régiment, qui joignoient, & qui me témoignerent une ſenſibilité précieuſe dans de pareils momens : mais un orage grondoit ſur ma tête. Un bruit ſourd ſe répandit, & il paſſa pour certain que 600 gentilshommes devoient venir m'enlever. Je voyois mes gardiens chuchotter, des mines s'alonger, des figures embarraſſées. J'eus bien de la peine à me faire inſtruire de ce qui cauſoit tout ce bouleverſement ; mais un de ceux qui avoient le plus de confiance en moi, voulut

bien me communiquer les craintes que les citoyens de Caſtelnaudary éprouvoient. Je ris un peu ; je tâchai de lui démontrer qu'une pluie d'hommes étoit un phénomene dont il n'exiſtoit pas encore d'exemple, & je commençai à le perſuader : mais le lendemain on apprit l'arreſtation de M. le comte de Lautrec à Blagnac ; il paſſa dès-lors pour conſtant qu'il étoit le chef du complot : d'ailleurs ce même jour on ſut que l'abbeſſe de Prouille avoit fait demander de mes nouvelles, que les bénédictins de Soreſe en avoient fait autant ; & ſur le champ il parut clair que les moines & les religieuſes levoient une armée pour m'enlever : la garde fut doublée, comme de droit ; mais les formes furent plus honnêtes, parce que les exécuteurs des ordres étoient mieux élevés. Quelques gentilshommes du pays vinrent pour me voir, on les refuſa. Un vieux militaire de 80 ans ne put parvenir juſqu'à moi ; je ne le vis que le lendemain, lorſqu'on fut perſuadé que la marche de l'armée qui devoit m'enlever étoit incertaine ; car on ne fut jamais bien convaincu que c'étoit un être de raiſon. Ce même ſoir, deux ſoldats de mon régiment, déſerteurs, profitant du délai accordé au retour volontaire, pour rejoindre, demanderent à me voir ; je les reçus, leur recommandai fidélité à leurs drapeaux & à leur roi ; & leur donnai de quoi pourſuivre leur route. J'avois remarqué la veille qu'une grande quantité de pauvres ſe rendoient ſous les fenêtres de la maiſon commune qui donnoit ſur la campagne, eſpérant quelque charité de ma part. Je fis changer un écu de 6 francs en gros ſous, monnoie courante du pays, & dès le lendemain je diſtribuai mes petites aumônes, proportionnées à mes facultés, & au calcul que je faiſois de ce

qu'on me laiſſeroit pour mon voyage. Le peuple, qui ne pouvoit ſe perſuader qu'un ariſtocrate pût être charitable, dit que je cherchois à me faire des partiſans : dès-lors on annonça une armée de pauvres aſſemblés pour m'enlever. Un officier municipal eut la bonté de m'avertir qu'il falloit ceſſer mes aumônes, auxquelles on donnoit un motif anti-patriote. Je gardai mes ſous, & gémis ſur l'aveuglement d'un malheureux peuple qu'on veut priver des ſecours même des gens qu'on déſire lui rendre odieux, & qui ſeuls ont ſoulagé ſa miſere dans les temps déſaſtreux.

On commença ce même jour à me permettre de recevoir quelques viſites, mais toujours en préſence & ſous les auſpices d'un officier municipal. Quelques officiers en activité, d'autres retirés, pluſieurs gentilshommes voulurent bien venir gagner les indulgences en viſitant le priſonnier. Le vieux & reſpectable militaire, dont j'ai parlé, voulut bien m'amener toute ſa famille ; j'eus encore ce jour-là une garde de payſans avec qui je cauſai de l'eſpoir que donnoit la récolte, de la culture du pays, & même des affaires du temps, avec beaucoup de circonſpection, comme on peut l'imaginer. J'eus encore occaſion de me convaincre de la maniere dont on abuſe groſſierement ces malheureux. Je leur entendois parler de M. de G....., l'un de leurs députés, & l'un des hommes les plus honnêtes que l'aſſemblée nationale ait dans ſon ſein. Ils étoient tous d'accord qu'avant l'époque de ſa députation M. de G..... jouiſſoit de l'eſtime générale dans ſa ville, & d'une haute conſidération, due à ſa probité & à ſes vertus ; mais ils le déteſtoient aujourd'hui, parce qu'il avoit trahi, diſoient-ils, leurs intérêts. Je leur demandai une explication plus pré-

cise de ce qui avoit déterminé ce changement d'opinion ? Ils me répondirent qu'il avoit voulu leur ôter leur religion, à laquelle ils étoient fort attachés, & qu'il s'étoit fait protestant. Je ne comprenois rien à cette accusation, mais à la fin on me fit comprendre qu'il s'agissoit de la protestation d'une partie de l'assemblée nationale, relative à la religion, que M. de G..... avoit signée ; je n'entrepris pas de désabuser ces bonnes gens, & je me contentai de leur assurer que mon ami (je me fais honneur d'être celui de M. de G.....), étoit aussi incapable de trahir les intérêts de ses commettans que de changer de religion.

Quelques officiers de ma garde voulurent bien ce jour-là faire avec moi des parties de trictrac & de dames : cela varia mes distractions. Au reste, j'étois, dans toutes les situations, un objet continuel de curiosité ; ma porte ne désemplissoit pas ; & quand quelques personnes y restoient trop long-temps, on leur disoit *passez*, ce qui m'assimiloit au rhinocéros de la foire ; & je crois pouvoir assurer que la fortune des valets de ville eût été faite, s'ils eussent pu prélever une petite imposition sur chaque curieux.

Je commençois à m'accoutumer à ce genre de vie : je ne recevois des nouvelles de personne ; j'aimois à me persuader que tout alloit bien, & mes seules inquiétudes portoient sur celles que je supposois que devoient avoir mes amis sur les événemens de ma captivité. Le lendemain de ce jour, M. S...., légionnaire, parti pour Perpignan, revint, & donna des nouvelles de l'arrivée du détachement de la légion de Castelnaudary, du retour de celui de mon régiment, qui n'avoit pas dépassé Narbonne, de la bril-

lante réception qui leur avoit été faite, & de l'élargiſſement triomphal du maire, à la nouvelle du retour des cravates ; cela tranquilliſa tout le monde, & je vis autour de moi bien des viſages rians. Parmi les gentilshommes de la ville qui avoient bien voulu me témoigner de l'intérêt, un jeune officier, plus aſſidu que les autres, avoit reçu des avertiſſemens anonymes qui ne l'avoient point arrêté, mais qui m'avoient mis dans le cas de le prier moi-même de me voir moins fréquemment. Quelques particuliers avoient reçu des lettres de mes parens qui habitent Toulouſe, & ils vinrent me faire des offres de ſervice, dont je ne profitai que pour l'envoi de ma voiture dans cette ville, & ſon remplacement ; elle avoit un peu ſouffert des empreſſemens du peuple de Caſtelnaudary, & avoit beſoin de réparations. J'appris ce même jour que le régiment de Touraine avoit, de ſa toute-puiſſance, donné un habit & une épaulette d'officier au commandant du détachement qui lui avoit rapporté ſes cravates, qu'il donnoit fête ſur fête, & faiſoit faire un drapeau pour en gratifier la légion du Lauragais, illuſtrée par la conquête des ſiens ; je ris de ces ſottiſes, & me couchai dans l'eſpoir de bientôt voir arriver le jour de ma délivrance. J'avoue que je comptai les heures dès que je crus qu'il y avoit poſſibilité pour le retour du courier ; mais le bruit couroit qu'il s'étoit arrêté en route malade : je n'avois pas de peine à le croire ; c'étoit un quatrieme poſtillon de la poſte, qui n'avoit jamais fait d'apprentiſſage de ce métier fatigant. Enfin le mardi on m'annonça un courier ; c'étoit celui de Perpignan ; il n'avoit qu'un bout de lettre de ma ſœur, par lequel elle me mandoit qu'elle

partoit pour m'apporter des ordres relatifs à ma liberté & à ma ſûreté. Le courier, qui déſiroit avoir quelques louis de moi, m'aſſura qu'il avoit rendu ma cauſe bonne, qu'on l'avoit interrogé, & eut la ſottiſe de livrer à mon domeſtique un narré ſigné de lui de ce qu'il avoit dit & fait à Paris ; narré que j'ai ſu depuis être de toute fauſſeté, en apprenant que ce gueux-là avoit ſemé des horreurs de moi ſur la route, & avoit dans la capitale, donné le canevas des pamphlets horribles qui avoient circulé ſur mon compte. J'en fus la dupe, lui donnai quelques louis, & attendis avec impatience l'arrivée de ma ſœur ou de mon courier. A une heure & demie arrive un courier envoyé par mon frere & M. de Cazalés ; il m'apportoit le décret de l'aſſemblée, & la proclamation du roi. La municipalité ouvrit ſes paquets, vint me déclarer que j'étois libre, me rappella qu'elle avoit toujours reſpecté mon inviolabilité ; mais qu'elle avoit été contrainte par les circonſtances. La compagnie qui étoit de garde chez moi vint me faire une viſite de corps, qui fut ſuivie de celle des officiers de la garde nationale & des principaux habitans de la ville. Je fis préparer ma voiture ; je ſavois que le détachement qui revenoit de Perpignan arrivoit ce ſoir même. Je craignois, & on verra bientôt que mes craintes n'étoient pas ſans fondement, que ces légionnaires, reconnoiſſans des honnêtetés qu'ils avoient reçues, encore ivres de plaiſirs & de ſermens, ne me retinſſent malgré les décrets, & ne rappelaſſent leur grande maxime de la prépondérance de la force ſur l'autorité. Je pris congé de tout le monde, reçus vingt paquets de ſollicitation, & montai en voiture avec le jeune officier dont j'ai parlé, au milieu des

bénédictions du même peuple qui avoit demandé ma tête dix jours auparavant. C'eſt alors que, comme j'en ai rendu compte à l'aſſemblée nationale, les payſans qui interprétoient le décret comme ils avoient interprété les prétendus griefs de mon régiment contre moi, diſoient : *Nous ſommes bien aiſes qu'il ait ſa grace, il a l'air d'un bon homme* ! La premiere partie de mon voyage doit me laiſſer ſur la route de Toulouſe ; la ſeconde ſera plus rapide & plus courte ; le lecteur me ſaura ſans doute gré de l'avertiſſement.

SECONDE PARTIE,

Contenant ſon voyage de Caſtelnaudary à Paris par Toulouſe, Montauban, Souilhac, Limoges, Argenton, *Châteauroux*, *ÉTAMPES*.

ON ne connoît jamais le prix de la ſanté qu'au moment où on eſt malade. Depuis un an j'étois dégoûté de la liberté, elle avoit pris de ſi vilaines formes dans ma malheureuſe patrie, que j'étois convaincu qu'aſſurément la choſe ne valoit pas le mot ; mon ſéjour à Caſtelnaudary m'avoit cependant un peu converti, au moins ſur le chapitre de la liberté individuelle, qui d'ailleurs m'eſt ſpécialement recommandée dans mes cahiers, auxquels j'ai reſté fidele, & l'air pur de la belle campagne du Languedoc me parut infiniment

préférable à celui que j'avois reſpiré dans la maiſon commune de Caſtelnaudary.

J'avois deux compagnons de voyage, le jeune officier dont j'ai parlé, qui voulut bien m'accompagner juſqu'à Toulouſe, & le courier fatigué qui m'avoit porté l'ordre de ma délivrance.

Dans toutes les poſtes j'étois un objet de curioſité, mais on me témoignoit plutôt de l'intérêt que de la malveillance.

A Baziege je trouvai un ancien maître Tailleur de mon régiment, homme honnête, qui me préſenta ſa famille.

J'arrivai à Toulouſe à dix heures du ſoir, me ſéparai de mon compagnon de voyage, à qui je recommandai de voir & remercier mes amis & parens toulouſains, & je continuai ma route, regrettant de ne pouvoir emmener avec moi le malheureux Lautrec, que je laiſſai dans les fers.

J'arrivai à la pointe du jour à Montauban. Tout y étoit calme. Je me rappelai ce qui s'étoit paſſé nagueres dans cette malheureuſe ville, la fanfaronnade bordelaiſe, la miſſion pacifique de M. Dumas, les décrets de l'aſſemblée nationale relatifs à cette affaire; je gémis ſur l'aveuglement d'un malheureux peuple qu'on fait ſervir d'inſtrument aux intrigues qu'il ignore, & j'étois déjà loin de Montauban lorſque je ſortis de ma rêverie.

En paſſant à Cauſſade, je donnai un coup-d'œil, qui n'étoit aſſurément pas celui de l'envie, à une maiſon qu'avoit habitée Cazalés, mon collegue, dans une ſituation à-peu-près pareille à la mienne; je ne me doutois pas que dans ce moment-là même il réfutoit avec autant de force que d'éloquence, à Paris, les atrocités qu'on répandoit ſur mon compte.

J'admirois la récolte prochaine, & cheminois d'autant, lorsque je rencontrai deux dames parisiennes de ma connoissance allant à Barége ; elles me reconnurent & m'arrêterent. Il fallut leur raconter mon histoire, entendre les témoignages de leur intérêt, & les juremens des postillons qui n'aiment pas à être retardés : on m'assura que j'étois bien recommandé sur la route, qu'on m'y avoit annoncé chargé de chaînes, comme le baron de Trenck, & qu'on se promettoit un grand plaisir à contempler un aristocrate enchaîné. J'assurai ces dames que j'allois confirmer la nouvelle, m'annoncer moi-même pour le lendemain, & entretenir la curiosité, en la détournant de moi. Ce projet m'a assez bien réussi. Nous nous séparâmes, & j'arrivai à Cahors. Je rencontrai dans les avenues un officier du régiment de Champagne, que je connoissois ; il me conseilla de passer le plus vîte que pourrois, & de ne pas me faire connoître ; c'étoit mon intention. Je n'ai jamais renié mon nom, mais je me suis rarement fait annoncer, & ce n'étoit pas le cas. Malheureusement ma forme & ma figure ne sont pas aisées à masquer, la providence ne m'avoit sans doute pas destiné à jouer un rôle dans une révolution.

Point d'événemens jusqu'à mon arrivée à Souilhac : je descendis la montagne à pied, & passai la Dordogne de nuit. J'avois fait commander à souper, & je me mis à table. En arrivant mon auberge fut bientôt entourée ; j'étois connu, & MM. les députés extraordinaires de Perpignan, parmi lesquels un médecin révolutionnaire, nommé Sciau, tient le premier rang, avoient dîné dans cette même auberge, du balcon de laquelle ils avoient, dit-on, harangué le peuple.

Les gens honnêtes de la ville vinrent me voir ; un commissaire de la marine m'apporta du vin ; plusieurs gardes du roi, dont un victime d'une effervescence qui avoit eu lieu dans le pays peu de temps auparavant, un de mes anciens camarades retiré, & plusieurs curieux assistèrent à mon souper, qui ne fut pas long. Tout le monde me fit honnêteté, je fus obligé de raconter tout ce qui m'étoit arrivé. Le peuple me vit monter en voiture avec assez de tranquillité ; il étoit nuit. J'arrivai à Brives à la pointe du jour, je ne sus que depuis que cette bonne ville avoit brigué l'honneur de me pendre ; & qu'on y faisoit journellement, en m'attendant, des motions tendantes à l'accomplissement de ce vœu patriotique ; heureusement pour moi le civisme sommeilloit, & je passai sans être reconnu. Ne connoissant pas les dispositions de mes chers commettans à mon égard, je résolus de fermer les jalousies de ma voiture, & de traverser rapidement la province, qui m'a fait assurément beaucoup d'honneur en me députant aux états généraux, mais qui eût pu beaucoup mieux choisir pour mon repos.

Ma conscience ne me reprochoit assurement rien ; mais dans ces temps de trouble ce n'est pas un point de tranquillité : je traversai donc tout le Limousin fort *incognito*. Je désirois n'être pas retardé dans ma route, ce qui n'eût pas manqué de m'arriver, si j'eusse été reconnu.

Je mangeai un morceau à dix heures du soir à Chanteloube, où j'appris que le bruit s'étant répandu que les prêtres & les nobles vouloient mettre le feu aux moissons, on faisoit garder les blés chaque nuit avec la plus grande exactitude. Je voulus raisonner cette terreur avec les paysans qui

qui m'en parlerent : j'eus beau vouloir leur démontrer qu'on ne se ruinoit pas pour nuire aux autres, ils continuerent à craindre, & moi à gémir sur leur aveuglement.

J'arrivai à Argenton vers dix heures du matin; là je fus reconnu, suivi, environné près de la poste, un peu hué; mais l'empressement populaire se borna en plaisanteries. Je hâtai le postillon, qui me débarrassa bientôt des clameurs.

En passant l'après dîner à Vierson, je rencontrai plusieurs équipages voyageant de compagnie; je n'avois pas trouvé dans ma route trois voitures en poste : je m'informai du nom des voyageurs, & j'appris que c'étoit l'oncle de mon roi, le Prince Xavier, qui alloit aux eaux de Barége; la vue de l'un des parens de mon maître donna quelque ressort à mon aristocratie, je le suivis des yeux le plus loin que je pus, & mes vœux l'accompagnerent.

Je mangeai un morceau dans une mauvaise auberge de village, où le maître de poste me raconta ma propre histoire, & me dit que j'étois attendu avec impatience; je l'assurai que je ne pouvois pas tarder à passer, & poursuivis ma route jusqu'à Orléans, où j'arrivai à la pointe du jour.

Le patriotisme connu de la capitale de l'Orléanois me faisoit un devoir de me soustraire aux empressemens de ses habitans. Tout sommeilloit encore, & on ne fit aucune attention à moi, quoique je fusse obligé de passer devant la tente nationale qui sert de corps-de-garde au milieu de la place, & qui donne une tournure extrêmement militaire à la légion orléanoise.

Je hâtois les postillons, & désirois arriver promptement à Etampes, où j'avois fait le pro-

jet de dîner, j'étois bien loin de m'attendre à la réception qui m'y attendoit, mes désirs eussent été moins vifs : on verra bientôt que l'objet n'étoit pas digne de mon empressement.

J'arrivai à Etampes vers midi ; le sergent d'un corps-de-garde national s'approcha de moi, après avoir fait arrêter ma voiture, & me demanda si j'étois le vicomte de Mirabeau ? Je n'ai jamais su renier un nom qui m'a été transmis par des gentilshommes gens d'honneur, qui, j'espere, ne me désavoueroient pas. Sur mon affirmative, une garde de quinze hommes m'environna. Je demandai au sergent en vertu de quoi on me rendoit des honneurs si prononcés ? Il me répondit qu'il avoit ordre de veiller à ma sûreté. Je lui fis remarquer que le moyen le plus sûr de remplir le but qu'il se proposoit étoit de ne faire aucune attention à moi, & de me laisser continuer ma route comme je l'avois commencée, méthode qu'une expérience de deux cens lieues avoit démontrée bonne. Le sergent me parla de son devoir, du décret de l'auguste assemblée, de la proclamation du roi, de la lettre de M. de St. Priest, de l'ordre de la municipalité, de celui du commandant de la garde nationale. Je me prosternai devant cette innombrable série de puissances, me résignai, & dis au sergent : votre volonté soit faite, veuillez seulement vous rappeler de ce que je vous ai dit, le fait va vous en prouver la vérité.

Je marchois au pas d'ambassadeur dans la plus longue ville du royaume, dont la population étoit doublée ce jour-là par un marché extraordinaire.

Ce que j'avois prévu & annoncé arriva ; on s'attroupa ; la curiosité forma des groupes, & attacha à ma suite une grande quantité de peu-

ple qui se grossissoit à chaque moment. Quelques honnêtes démagogues cherchoient à animer contre moi des gens qui ne me connoissoient pas, & ne pouvoient me juger que sur ce qu'on leur disoit de moi. J'entendis assurément de beaux vers à ma louange, & les cris d'aristocrate & de lanterne vinrent encore frapper mes oreilles, dès long-temps familiarisées à ces douceurs populaires. Je me contentai de mettre la tête à ma portiere, & de leur dire : *Donnez-moi du neuf ; il y a huit mois que je suis étourdi de ces cris, dont la monotonie me fatigue.* Je fis rire quelques-uns de mes voisins, ce qui est un grand avantage ; car dès long-temps je suis convaincu que faire rire son adversaire les armes à la main, c'est le tuer ; mais il m'eût fallu la voix de Stentor pour me faire entendre de la foule dont j'étois environné. Quatre mille ames s'étoient rassemblées autour de moi. Un officier municipal, que je reconnus à son écharpe, arriva en courant. Il me dit qu'il alloit faire de son mieux pour me procurer sûreté ; que tel avoit été le but de la municipalité d'Etampes. Je lui répétai ce que j'avois dit au sergent ; il me représenta que ce n'étoit pas le cas de penser au mal qui étoit fait, qu'il falloit le réparer. Il monta dans ma voiture, donna ordre au postillon de partir avec la plus grande précipitation, au hasard de tout ce qui pouvoit en arriver, au milieu d'une foule innombrable. Le postillon obéit ; nous n'écrasâmes heureusement personne. Je fus assailli de huées, & l'officier municipal, à la présence d'esprit duquel je devois ma sûreté, ne m'abandonna qu'à deux cents pas de la ville. Je le remerciai, & continuai ma route avec précaution, parce que mon libérateur municipal m'avoit annoncé que les

400

mêmes honneurs m'attendoient à Arpajon, au Bourg-la-Reine, &c.

J'arrivai ſans malencontre à la croix de Bernis, où, mourant de faim, je m'arrêtai pour manger un morceau. J'avois commandé & payé mon dîner à Etampes ; mais on ne m'avoit pas laiſſé le temps de m'en occuper. Ce fut à la croix de Bernis que j'appris que je n'étois plus que Boniface Mirabeau, & que la petite piece du 4 avril avoit été jouée le 19 juin. Je trouvai qu'un roturier avoit auſſi bon appétit qu'un gentilhomme. J'arrivai à Paris ſans accident, & j'y ſuis en attendant que mon affaire ſoit jugée, que l'aſſemblée ſoit calme & ſage, que le roi & ſon peuple ſoient heureux, & que tout le monde ſoit d'accord ; j'y ſera long-temps, ſelon les apparences.